ou *Didascalicon*. Il signifierait donc « livre contenant beaucoup de choses ». Si l'auteur avait utilisé le manuscrit de Gotha mentionné par VOIGT, il y aurait trouvé une confirmation (d'après VOIGT, p. CXXI-CXXII), puisqu'on trouve au f. 1 : « *Presens libellus intitulari consuevit p.....um eo quod plurimarum sententiarum flosculis extat exaratus. Apud vero nonnullos et 'speculum poetrie' non modo sed et 'flores poetarum' censebatur intitulandum* ». A l'appui de sa thèse, A. P. ORBÁN fait valoir dix occurrences de *Polythecon* (avec variantes), présentes dans les deux manuscrits de la recension la plus ancienne, A et E. On trouve également dix emplois de *Polethicon* (avec variantes), mais répartis dans les 5 manuscrits connus de l'auteur. Il me semble que, si l'égalité numérique ne permet pas de trancher, l'uniformité de la répartition fait plutôt pencher pour le second titre. On trouve en latin médiéval quantité de composés en *-theca*, on n'en trouve en revanche aucun en *-thecon*. L'auteur opère une assimilation hâtive entre les titres en *-icon*, tous adjectifs neutres grecs substantivés, et ce *-thecon*, passage étrange au neutre d'un substantif féminin largement employé dans les néologismes médiolatins. Le titre *Pol-ethicon*, plus correct et plus précis, décrirait beaucoup mieux le contenu de l'ouvrage, ainsi résumé par le copiste du manuscrit B : « *Incipit Poletychon. Ordo et numerus et materia librorum. Primus de superbia. Secundus de bona fama. Tertius de invidia. Quartus de ira. Quintus de avaritia. Sextus de gula. Septimus de luxuria. Octavus de remedio contra luxuriam. Nonus de virtutibus. Decimus de dono spiritus sancti.* » Les éditeurs du XV^e^ siècle ont d'ailleurs considéré l'ensemble comme un recueil traitant des vices et des vertus.

Pour le lecteur aujourd'hui, son intérêt n'est plus éthique, mais poétique. Les citations n'y sont pas accumulées artificiellement, mais s'inscrivent et s'unissent dans une trame moralisante, formant presque un centon plutôt qu'un florilège. Les noms des auteurs sont généreusement indiqués dans les marges des manuscrits. De ces marges, Virgile est presque absent, supplanté par Ovide, Perse et Juvénal plus utilisables sur un pareil sujet. Mais surtout, on constate l'écrasant succès des *moderni* comme Matthieu de Vendôme, de l'*Anticlaudianus* et de *l'Alexandreis*, sans oublier les « comédies » latines du XII^e^ siècle. A côté de tant de grands noms, on aimerait en savoir plus sur Hinricus, Clericulus et Otto, que WALTHER n'a pas identifiés, et qui, comme l'indique la bibliographie — par ailleurs bien faite et pratique —, « ne sont pas encore édités ». Voilà donc un recueil vivant et mouvant, que l'on est heureux de lire, mais qui aurait mérité une étude plus approfondie.

Anne-Marie TURCAN-VERKERK.

Éditions diverses.

M. Tullio Cicerone, *Lettere ai familiari IX-XII*, a cura di G. BERNARDI PERINI, A. CAVARZERE, D. NARDO, E. PIANEZZOLE (Centro di studi ciceroniani « Tutte le opere di Cicerone », vol. 24, t. 2) : Rome, Arnoldo Mondadori editore, 1989.

Cette édition, comme toutes celles de la collection, vise un public plus large que celui des seuls spécialistes de l'Antiquité, tout en maintenant un haut niveau d'exigence. Elle ne comporte pas d'apparat critique, mais le texte latin est celui établi scientifiquement dans les années 1966-67 par le Centro di Studi Ciceroniani. L'introduction et les notes n'entrent pas dans les grands problèmes d'interprétation, toutefois elles sont généralement exactes et précises. Tout au plus peut-on faire quelques critiques sur des points de détail. Ainsi pourquoi privilégier dans le texte latin des orthographes peu usuelles et qui ne sont pas plus fondées que

celles couramment admises? Si l'on peut accepter sans trop de réticences *apsim* pour *absim*, on est plus surpris de trouver *uementer* pour *uehementer* et *rusus* pour *rursus*. En ce qui concerne la traduction, on peut noter çà et là une tendance au commentaire. On comprend que certains termes latins particulièrement riches soient parfois rendus par deux mots italiens (*uirtus* = *ualore e coraggio*; *dilexisse* = *avere avuto stima e simpatia*), mais on regrettera la traduction assez confuse du début de XI, 20 (p. 253), qui, au moyen d'une tournure compliquée, rattache, de manière peu vraisemblable selon nous, *officia* à *amor*. Quelques maladresses éparses : p. 53, il convenait, nous semble-t-il, de rendre plus précisément le caractère philosophique de l'expression *extremum malorum omnium*; p. 57, la traduction de *calumniatus sum* par *ho messo avanti scrupoli e cavilli* ne nous paraît pas très convaincante; p. 69, l'image *ne hasta Caesaris refrixerit* est traduite de manière trop banale; p. 163, l'expression *ex optimo rei p. statu*, si importante dans la pensée politique de Cicéron, et si riche de références platoniciennes et aristotéliciennes, devrait être rendue autrement que par *una sistemazione definitivamente buona dello stato*; p. 191, la traduction laisserait penser qu'il existait d'autres intermédiaires que les trois énumérés par Cicéron; p. 349, était-il vraiment nécessaire de traduire *duces* par *leaders*?

Carlos LÉVY.

Appendix Sallustiana. Inuectiua in M. Tullium Ciceronem, introduzione, edizione critica, traduzione e commento a cura di Elio PASOLI; revisione e aggiornamento a cura di Paolo SOVERINI : Bologna, Pàtron editore, 1989, 103 pages.

Désireux de célébrer de la meilleure façon possible la mémoire d'Elio PASOLI à l'occasion du dixième anniversaire de sa disparition, plusieurs de ses élèves ont choisi de réaliser une deuxième édition de l'*Inuectiua in Ciceronem* que leur maître avait publiée en 1965 sous une forme restreinte, puisque le livre, qui n'avait que 38 pages, ne comportait que le texte, un apparat critique et une traduction, précédés d'une brève introduction de 8 pages; E. PASOLI y soutenait notamment la thèse d'une vraisemblable authenticité de cette *Invective*, ce qui, à l'époque, était loin d'être une idée couramment admise; je renvoie le lecteur au compte rendu très élogieux qu'en fit J. HEURGON dans cette revue, 43, 1965, p. 580-581.

C'est cet ouvrage qui est aujourd'hui réédité, avec une révision et une remise à jour de Paolo SOVERINI, maître d'œuvre de l'entreprise, mais surtout augmenté d'une introduction et d'un commentaire issus de la 3e édition (1974) d'un autre livre d'E. PASOLI, *Le « Historiae » e le opere minori di Sallustio*, Bologna, Pàtron, dont la 1re édition, datant de 1965, était donc contemporaine de celle de l'*Invective* (cf. mon c. r. dans cette revue, 43, 1965, p. 601-602). Le volume est ainsi composé : le texte, l'apparat critique et la traduction sont issus de l'édition originelle; l'introduction et le commentaire reproduisent les p. 150 à 219 de *Le « Historiae... »*, avec des compléments, dont certains figuraient en appendice dans l'édition de 1974, signalés par des [ ]; la deuxième partie de l'introduction d'origine, consacrée aux manuscrits, a été conservée sous la forme d'une « Nota critica »; ont été ajoutés aux p. 9-10 une fort utile bibliographie et en fin de volume deux index : des passages cités et des auteurs mentionnés dans le commentaire.

On ne peut que se féliciter de cette initiative qui aboutit à rassembler les *membra disiecta* de ce qui était en fait conçu comme un ensemble, ainsi que l'écrivait J. HEURGON dans son c. r. « Cette édition (i. e. de l'*Invective*)... annonce un travail plus ample, où seront développés l'exégèse des passages difficiles, les raisons du

choix des leçons, les arguments du problème de l'authenticité ». Quant à l'appréciation que l'on peut formuler sur ce commentaire, je rappellerai que j'avais indiqué dans le c. r. signalé ci-dessus qu'il constituait la plus importante partie du volume « *Le Historiae...* » et que j'écrivais : « Commentaire abondant et minutieux, où se combinent les remarques d'ordre historique ou idéologique et les notes grammaticales et stylistiques, ces dernières destinées surtout à justifier l'authenticité de l'ouvrage ». L'ouvrage que E. PASOLI avait en vue est donc ainsi réalisé ; il constitue la meilleure étude que nous possédions aujourd'hui sur l'*Invective*. Il ne pouvait y avoir meilleure manière de faire revivre sa pensée et son œuvre.

J. HELLEGOUARC'H.

Jean-Pierre CÈBE : Varron, *Satires Ménippées*, vol. 9, Coll. École française de Rome, Rome, 1990 (Diffusion De Boccard), p. 1429 à 1612, introd. XIX-XXIX, *indices*. A. M.

J.-P. CÈBE poursuit avec constance son édition, déjà bien avancée, des *Satires Ménippées*. Ce volume 9 en réunit 5 nouvelles, de *Nescio quid uesper serus uehat* à *Papia papae*. On connaît les mérites de l'éditeur : dominer une immense documentation ; développer avec rigueur et sagacité ce qui lui paraît être le fil conducteur de ces débris, que seule la curiosité d'un Nonius friand d'attestations a sauvés de la destruction totale. C'est déjà une sorte de tour de force que d'avoir publié 9 volumes à partir d'un texte de quelques pages. Il est vrai que l'immensité même des lacunes a de quoi fasciner les chercheurs : le champ est libre à l'imagination, qu'il s'agisse de retrouver l'ordonnance et le sens profond de ces fragments, ou d'en établir le texte. Cette fascination se mesure au nombre même des savants qui ont consacré des années à affronter ces questions redoutables. C'est dire qu'ici il faut savoir renoncer à la vérité assurée, pour se contenter d'un vraisemblable, fondé sur la science et le bon sens. Ce sont des qualités qu'on ne refusera pas à J.-P. CÈBE. Bien au contraire, à lire les commentaires, l'apparat et les notes, on a plutôt l'impression d'un déluge d'érudition. Quant à la lucidité, elle se montre un peu partout (et jusque dans l'abandon des *excursus* psychologiques, si encombrants dans les premiers volumes). On pourrait presque dire de la plupart des fragments, ce que J.-P. CÈBE dit lui-même de *Men.*, 364 : « fragment sibyllin par sa brièveté même » (ce qui a provoqué une débauche d'interprétations différentes). Dur labeur de reconstruction : car Nonius citait un passage pour prouver l'existence de **tel mot**, et non pas pour illustrer une théorie. J.-P. CÈBE navigue avec fermeté, mais aussi sentiment des nuances dans cette mer conjecturale (voir par exemple son étude approfondie des « systèmes » d'explication proposés pour *Papia papae*, notamment la note de la p. 1562). Le grammairien se félicitera de voir cités des travaux tout récents de lexicologie : de QUELLET, 1969, aux travaux, non encore publiés, de J. DAUDE ou de M. KELLER. Mais pourquoi avoir négligé alors les recherches faites en 71 sur *suscitabulum* ou *uenabulum*? Il y a très peu de coquilles (écrire *Capella* 1516 n. 291) ; c'est un travail très soigné. Mais certaines interprétations, données semble-t-il, comme certaines, restent obscures : par exemple 360 ; 363 ; ou encore 378 (= 382 B) : on a beau être *inperitus*, comment confondre une perle avec un coquillage (*conca*) ? Ce n'est pas un renvoi savant (et inutile) à Isidore sur les diverses espèces d'huîtres (p. 1599 fin) qui peut aider le lecteur.

Guy SERBAT.

Tacitus' *Agricola, Germany* and *Dialogue on Orators*, translated with an Introduction and Notes by Herbert W. BENARIO, revised edition : Norman and London, University of Oklahoma Pr., 1991, XII-136 pages.

La première édition de cet ouvrage, dont l'auteur, H. W. BENARIO, est bien connu de toux ceux qui s'intéressent à Tacite, a été publiée en 1967 (New York, Bobbs-Merrill), mais n'a pas fait l'objet d'une recension dans notre revue, ni d'ailleurs, à ma connaissance, dans aucune revue non anglo-saxonne. Il comporte la traduction anglaise, non accompagnée du texte latin, des trois monographies de Tacite ; elle était basée, dans la première édition, sur le texte de Köstermann de 1957 (Teubner) ; l'auteur se réfère cette fois-ci aux nouvelles et récentes éditions Teubner réalisées par J. DELZ (*Agricola*), A. ÖNNERFORS (*Germanie*), H. HEUBNER (*Dialogue*) ; des notes infra-paginales, en nombre limité, sobres et précises, apportent les éclaircissements nécessaires à la compréhension du texte. Chacune des trois œuvres est précédée d'une brève présentation de trois ou quatre pages qui apporte les précisions utiles en insistant sur quelques aspects spécifiques : date du proconsulat d'Agricola (H. W. BENARIO se prononce pour 77-83) et mises au point, excellentes, sur le principat et l'armée ; composition de la *Germanie*, problème de la ou des lacunes aux chap. 36 et 40 du *Dialogue*.

Dans l'introduction de la première édition, reproduite ici, l'auteur indique son intention de donner une traduction aussi fidèle que possible aux idées et à la langue de Tacite, tout en soulignant la difficulté d'une telle tâche ; dans une nouvelle introduction, il défend cette position contre les critiques qui lui avaient été faites.

On peut regretter le développement actuel des traductions seules qui, dans une certaine mesure « traduisent » en fait un relatif déclin de nos études ; mais, cette réserve faite, elles ont incontestablement leur utilité et, de ce point de vue, on doit reconnaître qu'un ouvrage de la qualité de celui de H. W. BENARIO peut aider à la survie, voire à la renaissance de ces études.

J. HELLEGOUARC'H.

« De Musica » di Agostino d'Ippona, commento di U. PIZZANI e Guido MILANESE (Collection *Lectio Augustini*, Settimana Agostiniana Pavese, V) : Palermo, 1990, 90 pages.

Après avoir consacré quatre *Settimane* aux 13 livres des *Confessions*, cette cinquième semaine a abordé les opuscules qui ont précédé, accompagné, suivi le chef-d'œuvre d'Augustin. La formule reste la même : « Des spécialistes de la langue et de la pensée d'Augustin introduisent, lisent et commentent le texte ». Tous deux enseignants de littérature latine à l'Université catholique de Milan, U. PIZZANI et G. MILANESE se sont fait respectivement connaître par des travaux patristiques et musicologiques qui les qualifiaient pour présenter le *De musica* et ses problèmes.

L'ouvrage date des années qui ont suivi le baptême d'Augustin, en un temps où il travaillait avec enthousiasme, et non sans quelque illusion, à une encyclopédie christianisée des arts libéraux, en rhéteur conscient de leur valeur culturelle, mais aussi en converti convaincu de leur valeur d'*exercitatio animi*, préparatoire à l'exploration intellectuelle du contenu de la foi. D'où les deux aspects majeurs de ce traité : il commence par les techniques de la métrique, mais s'achève dans les larges perspectives d'un néo-platonisme héritier de la réflexion pythagoricienne sur les vertus intellectuelles et spirituelles des nombres.

U. PIZZANI a consacré la première conférence au premier livre du traité. Sa technique méticuleuse n'en exclut pas des visées de cheminement philosophique, qui venaient d'être celles des dialogues de Cassiciacum; en particulier du *De ordine*, où la musique était déjà envisagée, au cours du projet encyclopédique exposé au second livre. Il est possible qu'Augustin ait dès lors songé à écrire deux traités, *De rythmo* et *De melo* (Augustin lui-même dira dans son *epist.* 101, 3 qu'il aurait voulu écrire 6 autres livres sur le *melos*, après les 6 premiers consacrés au rythme), même si l'exorde de ce premier livre paraît limiter son objet au rythme. La définition du *magister* relève d'une tradition qui apparaît aussi dans le *De die natali* de Censorinus. Elle remonte peut-être à Varron, comme celle de la musique *scientia bene modulandi*. On ne peut s'étendre ici sur la suite d'une présentation analytique qui se borne souvent à paraphraser le traité. Celui-ci offre ensuite une introduction aux nombres, qui consonne avec divers traités antiques, comme l'avait déjà noté H. MARROU. Cette introduction générale au traité en pose donc les thèmes, mais certaine hésitation entre rythme et *mélos* peut donner à penser que la rédaction de ce premier livre est demeurée dans un état provisoire.

G. MILANESE a présenté ensuite ses observations « pour une lecture des livres II à V », champ de recherche largement ouvert « à la recherche des sources autant qu'aux problèmes de la tradition manuscrite et de l'histoire culturelle ». L'analyse du contenu est suivie d'une réflexion sur les affinités antiques des notions augustiniennes de rythme, de mètre et de vers; elles permettent de remonter à Varron, en particulier par l'intermédiaire d'Aulu-Gelle qui avait fait expressément allusion aux enseignements métriques des *libri disciplinarum* varroniens. Si la scansion augustinienne de l'hexamètre fait aussi appel aux usages scolaires contemporains, Varron resterait le grand inspirateur d'Augustin en ces matières, contrairement aux thèses récentes d'I. HADOT. Enfin, la comparaison avec la transmission médiévale de ces doctrines explique que la scansion augustinienne soit essentiellement rythmique, et qu'elle fasse appel au témoignage sensible (comme jadis les Épicuriens), pour résoudre les contradictions entre la réalité linguistique contemporaine et les théories grammaticales traditionnelles. Cette observation permet de faire remonter à Augustin ce débat entre la culture abstraite et l'expérience contemporaine qui nous a amené à parler, devant les arts transmis par Isidore deux siècles plus tard, d'« infiltrations d'empirisme » dans des théories héritées de l'Antiquité.

Le livre 6 méritait bien une conférence à soi seul. On sait en effet que ce livre a comme sujet, pour reprendre le titre que lui a donné l'éd. de la *Bibliothèque augustinienne* : « Dieu source des harmonies et lieu des nombres éternels ». Brusque couronnement métaphysique, au terme de longues analyses techniques! Ce livre était (au dire d'Augustin, *retr.* 1, 11) le plus connu — et il le reste. Aurait-il été séparé des autres par plusieurs années? ou, selon une supposition d'H. MARROU, revu par Augustin au cours de son épiscopat? U. PIZZANI a en tout cas raison de le supposer écrit en Afrique, et après bien d'autres petits traités proprement théologiques composés avant 389. Destiné aux lecteurs « adonnés aux lettres séculières », il les oriente clairement vers une vérité transcendante et éternelle, et prend pour référence de son étude le premier vers du célèbre hymne d'Ambroise *Deus creator omnium*. La valeur esthétique des nombres poétiques apparaît comme une projection, vers l'extérieur, d'harmonies issues de l'intime de l'âme. Celle-ci doit retrouver avec le corps son harmonie perdue, en abandonnant les rythmes sensibles pour les rythmes divins de la sagesse, qui lui rendront sa fonction de médiatrice entre le corps et la divinité. Des nombres, l'attention se tourne donc vers la relation de l'homme à Dieu. Culture philosophique et méditation de l'Écriture conspirent ainsi à manifester la supériorité de la voie de l'amour sur celle de la

culture. Là aussi, n'est-on pas, déjà, devant cette conversion des valeurs qui va trouver son expression si personnelle dans la relecture spirituelle de l'itinéraire d'Augustin encore *mousikos anèr* par un Augustin déjà concentré sur des problèmes proprement religieux ?

Il n'était pas facile de présenter un ouvrage aussi difficile, sinon disparate (même si certains n'en conviennent point), que le *De musica*, au vaste public des Semaines de Pavie. Nos deux collègues de Milan ont fait de leur mieux, ne pouvant supposer connus des textes qu'il n'était facile ni de résumer ni d'explorer dans le temps si court d'une conférence. A fortiori ne pouvait-on approfondir tant de problèmes délicats de sens et de sources, posés par les 6 livres de cet assez gros traité. Ces conférences courent le risque de l'inconfort que l'on ressent à se tenir à mi-chemin de la vulgarisation bien faite et de la communication de colloque scientifique. La gageure avait été tenue, parce qu'elle était plus aisément tenable, dans le cas des *Confessions* qui donnent tant à penser, sentir, admirer, et de manière si immédiate. Il n'est pas sûr que la vaste production philosophique et, surtout, théologique, d'Augustin en ces premières années de son épiscopat se prête aussi bien au genre.

Jacques FONTAINE.

Prudence, Liber Cathemerinon (Livre d'heures), traduit par J.-L. CHARLET (Centre Niccolo Perotti) : Aix-en-Provence, 1988, 48 pages.

Enfin une traduction du *Cathemerinon* plus lisible et plus sensible aux images et aux rythmes que celle à laquelle les lecteurs français sont habitués (j'allais écrire : condamnés) depuis 1943 ! Et d'abord une traduction plus exacte, mieux ajustée à la concentration du latin de Prudence, plus fidèle, donc, à son génie poétique à la fois somptueux et serré : la tradition d'Horace autant que celle de Virgile et, plus proche, comme un modèle initial si perceptible ici dès l'*Hymne de l'aurore*, celle de l'inimitable Ambroise.

J.-L. CHARLET était préparé de bien des manières à tenter ce premier essai de traduction, sur un texte qui méritera encore ses longues patiences. Avec son excellent travail de recherche sur Ausone et Prudence, puis sa thèse monumentale sur le présent recueil, ses travaux pratiques de collaborateur à la traduction officielle des Hymnes de la liturgie des heures réformée par Vatican II, mais aussi à l'édition commentée des *Hymnes* d'Ambroise que nous verrons publier enfin cette année, ainsi qu'à l'édition collective (en préparation à Aix) des *Épigrammes* de Damase, J.-L. CHARLET baigne depuis des années dans la poésie latine chrétienne, y compris celle de la Renaissance. Voici venu pour lui le temps du plus difficile exercice : la traduction poétique de ces 12 poèmes. Il ne s'agit pas d'allonger ce poète antique, amateur raffiné de polymétrie, sur le lit de Procuste de l'alexandrin (par antiphrase, car ce lit est en fait trop grand pour la plupart des mètres pratiqués dans le *Cathemerinon*).

Pourtant, expérience faite sur les *carmina triumphalia* carolingiens, je crois possible la transcription directe des tétramètres trochaïques catalectiques en vers de 8 + 7 syllabes : c'est le cas de l'hymne 9... qui reste actuellement traduit en prose dans ce petit livre. Semblablement, le bref dimètre iambique ambrosien peut être très bien rendu en octosyllabes français. Fort de ses (de nos) expériences susdites, J.-L. CHARLET a très bien fait de pratiquer déjà cette équivalence dans toutes les pièces écrites en strophes ambrosiennes. Mais entre les deux, n'y avait-il pas moyen de faire mieux chanter la traduction en prose, en y brochant plus souvent des séries de membres de 6, 8, 10 syllabes, avec, pour garants, la traduction

de Properce par P. BOYANCÉ, et celle de l'*Énéide* par J. PERRET? Que le traducteur se souvienne de la diversité des mètres français que nous avons choisis ensemble pour rendre tels hymnes latins de siècles plus récents.

Bref, on lit avec plaisir — et profit — cette traduction rafraîchissante, appropriée à une poésie qui n'exige, pour revêtir notre langue, ni la glose ni le galimatias. On apprécie la fluidité d'ensemble de la traduction. Mais ce n'est à mes yeux, et surtout à mon oreille, qu'une étape vers un but qui est encore à atteindre. J.-L. CHARLET nous doit une traduction plus audacieusement chantante et si possible métrique, affinée par la *lucubratio* et le *limae labor* dont nous avons fait ensemble, sur d'autres textes analogues, l'enrichissante et dure expérience. Qui mieux que lui pourrait rajeunir et épousseter le Prudence de la C. U. F.? Cette petite plaquette vaut pour engagement de l'auteur, — et pour suggestion utile au directeur de la Collection.

Jacques FONTAINE.

Giovanni RAVENNA, *Le Nozze di Polemio e Araneola (Sidonio Apollinare. Carmina XIV-XV)*, Testi e Manuali per l'insegnamento universitario del latino, 33 : Pàtron, Bologna, 1990, 102 pages.

Dans le recueil des *Poèmes* de Sidoine Apollinaire, les *carmina* XIV et XV forment un ensemble : le *carmen* XIV comporte une lettre dédicatoire en prose à Polémius et une préface (30 hendécasyllabes phaléciens) de l'épithalame composé en l'honneur de Polémius et d'Araneola, épithalame qui constitue le *carmen* XV (201 hexamètres).

Dans l'introduction de son édition commentée, G. RAVENNA s'intéresse à la date de l'épithalame (composé en 461 ou 462), à la tradition dans laquelle il s'insère (celle de Stace et de Claudien), à la composition du poème, au type de parodie qu'il constitue. Le texte (sans apparat critique) est emprunté à l'édition procurée par André LOYEN (C. U. F., 1960) et la traduction en italien s'inspire de la traduction de l'éditeur français ; les quelques points de divergence dans les interprétations sont indiqués dans le commentaire : voir, par exemple, les notes aux v. 34 (p. 63), 69 (p. 72), 192 (p. 89).

L'intérêt de cette édition réside surtout dans le très utile commentaire qui éclaire les différents aspects des *carmina* XIV et XV. Ce commentaire, à la fois littéraire et grammatical, fournit tous les éclaircissements souhaitables concernant les allusions historiques et mythologiques, indique de nombreux *loci similes*, signale les variantes les plus intéressantes et fait une large part aux questions de langue (vocabulaire, emploi des temps, construction des verbes), de stylistique et de métrique. G. RAVENNA, auteur d'un article intitulé « L'*ekphrasis* poetica di opera d'arte in latino : temi e problemi » (*Q. I. F. L.*, 1974, p. 1 sq.), a accordé également beaucoup d'attention à l'étude des diverses *ekphraseis* de l'épithalame.

Claude MOUSSY.

GREGORY OF TOURS, *Glory of the Confessors*. Translated with an introduction by Raymond VAN DAM : Liverpool U. P., 1988, 126 pages.

Après la *Vie des Pères* et la *Gloire des Martyrs* cette collection propose une excellente traduction de la *Gloire des Confesseurs*. Assurément, Grégoire mérite d'être lu dans le texte, car c'est un grand conteur ; néanmoins l'interprétation historique (et parfois littérale) pose de nombreuses difficultés. Une bonne introduction

(p. 1-15), une bibliographie à jour (p. 114-121), et les 122 notes de la traduction répondent à maintes questions. Beaucoup des 110 notices de Grégoire concernent d'importants personnages : S. Hilaire, S. Martin, S. Austremoine, S. Germain d'Auxerre, S. Melaine, S. Rémy, S. Germain de Paris, S. Médard, Ste Radegonde, etc. Les miracles foisonnent, l'enquête se renferme essentiellement sur la Gaule. Au fait, qu'attendent les « Classiques de l'histoire de France au Moyen Age » et les « Sources chrétiennes » pour suivre l'exemple de Liverpool ?

Pierre FLOBERT.

Histoire littéraire.

Paul DEMONT, *La cité grecque archaïque et classique et l'idéal de tranquillité* : Paris, Les Belles Lettres, 1990, 430 p.

Les spécialistes de la philosophie hellénistique et romaine ont souvent à étudier l'aspiration vers la tranquillité, exprimée sous des formes diverses. Qu'il suffise d'évoquer ici le *suaue mari magno* lucrétien, ou ces hésitations entre « vie pratique » et « vie théorétique » qui sont un aspect important de la personnalité et de l'œuvre de Cicéron. L'un des mérites du livre de P. DEMONT est de montrer que l'idéal de tranquillité ne surgit pas, comme on le croit trop souvent, *ex nihilo* dans les écoles philosophiques hellénistiques, qu'il a une histoire bien antérieure à l'ataraxie épicurienne et à l'apathie pyrrhonienne.

Dans une introduction, qui est plus qu'une introduction, l'auteur analyse trois mots clés de son travail : ἡσυχία, ἀπραγμοσύνη et σχολή, et cette analyse met immédiatement en évidence une dualité essentielle : le choix de la tranquillité peut être interprété comme celui de la maîtrise de soi ou comme celui de l'inaction voluptueuse.

La première partie est consacrée à l'apparition de l'idéal de la tranquillité dans une société archaïque où la paresse est moralement et légalement condamnée. Le personnage d'Achille incarne cette dualité naissante : il est « le plus grand des héros et le plus tenté par l'inaction ». De même, les festins, qui ont une si grande importance dans l'épopée homérique, loin de constituer une subversion des règles aristocratiques, supposent leur respect. De cet ordre social le mythe chez Hésiode des cinq races humaines donne une image idéalisée et Pindare fait de la ἡσυχία une quasi-divinité dont il requiert le respect pour le salut de l'État.

Entre la période archaïque et la période classique P. DEMONT ne voit pas de véritable solution de continuité. L'idéal de tranquillité est celui non seulement de l'aristocratie, mais aussi de la grande masse des citoyens. Les procès révèlent une tension entre la topique du « citoyen tranquille » et l'éloge de « l'activisme démocratique ». Dans le théâtre, le thème de la tranquillité est beaucoup plus présent chez Aristophane et Euripide que chez Eschyle et Sophocle. Aristophane est le défenseur des « gens tranquilles », mais P. DEMONT met bien en évidence comment l'un des ressorts du comique est la transformation du citoyen paisible en activiste. Chez Euripide il y a une évolution complexe, dans laquelle la guerre du Péloponnèse joue un rôle important, puisque le poète se laisse gagner par le patriotisme ambiant, avant de revenir progressivement à son pacifisme naturel. La réflexion de Thucydide se veut elle-même le fruit de la ἡσυχία et prépare les voies de la philosophie du quatrième siècle parce qu'elle tente de définir les conditions d'un mélange harmonieux d'aristocratie et de démocratie.

La troisième partie est consacrée au quatrième siècle, où l'on voit le mot σχολή perdre le sens négatif qu'il avait au cinquième siècle et devenir synonyme de